Dans le jardin du bien et du mal

Auteur : Emmanuel Dosda

Date : 20 mai 2017

Au Centre Pompidou-Metz, nous nous frayons un chemin dans la jungle, terrible jungle, de l'exposition *Jardin infini* avec Hélène Meisel, commissaire. Randonnée dans une nature parfois hostile, vue comme un « *printemps métaphorique* ».

Mi-avril. La végétation sort enfin le bout de son bourgeon. Avant de se rendre au Centre Pompidou, nous errons dans une ville fleurissante et faisons quelques pas près du martial Arsenal, au Jardin de l'Esplanade. Un bassin circulaire, des arbustes coupés net, des parterres alignés, des plantes au garde à vous. Rompez ! Dans l'expo, nous sommes très loin de Versailles et Le Nôtre, de la nature domptée à coups de sécateur. Pas de parcs "à la française", mais de petits coins d'expérimentation, des *secret garden* faisant office de laboratoires, des jardins pas vraiment d'Éden, ni des délices, assurément des délires.

Dominique Gonzalez-Foerster, Chronotopes & Dioramas (Tropical), 2009 © Adagp, Paris 2016

Arnaques, crimes et botanique

L'exposition conduit dans la luxuriance *De Giverny à l'Amazonie.* La visite débute parmi les *Nymphéas* de Claude Monet qui s'installa dans l'Eure dans les années 1880 où il cultiva deux jardins : le très fleuri Clos normand avec ses plates-bandes et le Bassin totalement artificiel. Hélène Meisel, commissaire, avec Emma Lavigne, de l'expo, défriche le terrain : « *Monet a peint durant une trentaine d'années ce qui deviendra l'icône de l'impressionnisme, alors que l'élaboration du bassin a nécessité une vraie lutte.* » Pour qu'il puisse incorporer des nymphéas, achetés au pépiniériste Latour-Marliac, spécialiste des plantes d'eau, le peintre doit surmonter de très fortes résistances locales : les paysans pensent que l'implantation de plantes exotiques va polluer le cours d'eau, empoisonner récoltes et bétails… Monet bataille, fait jouer ses connaissances pour mener à bien son projet végétal.

Carsten Höller, Giant Triple Mushroom Amanita muscaria / Helvella crispa / Boletus badius, 2010
© Adagp, Paris 2016

Une pierre dans notre jardin

Le « *fantasme* » de contamination de la vieille Europe par des corps étrangers est le point de départ d'une exposition qui raconte en filigrane l'exploration du monde et la colonisation… le rejet de "l'autre". Le jardin n'est pas vu comme l'incarnation du pouvoir, il est subversif. Hélène Meisel : « *La notion de jardin renvoie à l'idée d'un enclos, d'une chasse gardée ou l'on cultive le meilleur et qui s'oppose à la forêt "sauvage". Nous voulions voir le jardin d'une autre manière : décloisonné, sans limites, infini. Dans le monde globalisé, les frontières sont sans cesse traversées, volontairement ou non. Il est question de décloisonnement, de migration, de transplantation, d'acclimatation. Le brassage est tel qu'il n'y a plus de distinction entre les plantes*

néophytes, qui viennent de l'extérieur, et les plantes endémiques. L'idée d'un jardin intact, originel, n'existe plus. » Pompidou expose des jardins d'artistes qui pervertissent les codes des paysagistes et les imaginent comme *« des prolongations de leurs ateliers* », des observatoires où ils expérimentent, hybrident et greffent, des tanières éloignées des métropoles. Jardin sauvage et (art) brut chez Dubuffet (qui utilise les ailes des papillons de son verger pour composer ses toiles), suspendu chez Ernesto Neto, en spirale chez Mario Merz, post-apocalyptique et cinématographique chez Philippe Parreno… Le *Grafted Garden* de Tetsumi Kudo est quant à lui « *indocile et indécent* » avec ses formes phalliques. L'artiste japonais qui a vécu Hiroshima propose un jardin / cimetière post-nucléaire avec des plantes génétiquement modifiées, des éléments électroniques et des membres humains "fanés". Il nous met en garde : la nature domestiquée a commencé à se venger de l'Humanité qui n'a pas su prendre conscience « *des conséquences d'une pollution irréversible* ».

Yayoi Kusama, Kusama's Self-Obliteration [« Auto-oblitération de Kusama »], 1968**Gazon maudit**

Une des deux galeries de l'exposition est conçue comme un parcours immersif, un pâturage où l'on erre, avançant sur une pelouse artificielle comme dorée par un soleil caniculaire. On y croise des delphiniums mutants (Dana Steichen), des plants de haricots grimpants (Hans Haacke) ou un magnifique *Iris Blanc* peint en 1957 par Georgia O'Keeffe d'après modèle dans son jardin du Nouveau-Mexique. Il y a aussi un étonnant clin d'œil au jardin de Monet, lieu de pèlerinage pour de nombreux d'artistes contemporains. Pierre Huyghe y a prélevé quelques échantillons pour recréer un écosystème, dans un grand aquarium à l'eau trouble. L'étang de Monet a donné lieu à de grands panneaux peints – une œuvre circulaire englobant le regardeur – exposés à L'Orangerie du

jardin des Tuileries qui se transforme alors en véritable chapelle “Sixtine de l’impressionnisme” : la relecture de Huyghe inverse le dispositif, le public pouvant faire le tour de son « *jardin sous-marin* ». Autre écho à Monet et ses plantes exotiques jugées toxiques, l’*Île pour mauvaises herbes* de Simon Starling. L’artiste britannique qui travaille beaucoup sur la notion de déplacement fait allusion à une vive polémique du XVIII^{e} siècle concernant… les rhododendrons, devenus « *objet de discorde* » : importés d’Espagne, ils vont en effet prospérer dans la lande écossaise et donc être considérés comme invasifs, nuisibles, catalogués “à éradiquer”. Starling leur donne l’hospitalité sur un “radeau / refuge” pour jolies plantes migrantes d’agrément devenues d’indésirables fleurs du mal.

Au Centre Pompidou-Metz, jusqu’au 28 août

centrepompidou-metz.fr

> Et aussi, *Jardins* au Grand Palais (Paris), jusqu’au 24 juillet (avec des œuvres de Cézanne, Dürer, Klimt, Richter ou Caillebotte)

grandpalais.fr